NIOQUES

9

LA SÉTÉRÉE

NIOQUE est l'écriture phonétique (comme on pourrait écrire *inivrant*) de GNOQUE, mot forgé par moi à partir de la racine grecque signifiant *connaissance*, et pour ne pas reprendre le GNOSSIENNE de Satie ni le CONNAISSANCE (de l'Est) de Claudel.

Francis Ponge.

Publié avec le concours du Centre National des Lettres du Ministère de la Culture et de la Francophonie. (Direction régionale des affaires culturelles de Rhône-Alpes).

NIOQUES

9

Jean-Claude Montel — *L'appel de Francfort* — 7

Brigitte Nahon — *Dhim Bloucce* — 17

Durs Grünbein — *Sept télégrammes* — 27

traduit de l'allemand par Silke Schauder

Julien Blaine — *Pagure & autres textes* — 37

Christophe Marchand-Kiss — *7 aléas (attente, si regard)* — 53

Nathalie Quintane — *Expériences* — 63

Roger Dérieux — *Dessins* — 69

Geneviève Mouillaud-Fraisse — *Mahjong, séquence I* — 77

JEAN-CLAUDE MONTEL

L'appel de Francfort

Sept heures.

Ciel bleu où tournent en spirales deux busards. Immense silence dessiné au-dessus de la proie. Ce passé définitivement aboli dont le film accéléré déclenche en même temps la sensation désagréable que ce qui se met en place et s'impose ici a déjà eu lieu dix fois sans le moindre résultat. Ce passé ne m'intéresse plus que j'habite comme un F 3 octroyé enfin par la ville. Il vient trop tard me proposer un état « médiocre » où je ne puis tenir seul.

Pour quoi ?

Je rencontre les « Grâces ». Non pas celles, effacées, d'avoir été écrites, mais dans le présent coupable de ne pouvoir être vécu. Je les vois, les entends, leur parle de cette place où je me cache dans l'ombre portée de l'acte, elles vivent de la pesante et bavarde palinodie d'un désir désormais introuvable et dont je ne tiens que l'éclat dénaturé et timide. Une projection mentale d'Elles endormies, lointaines, indifférentes. Tout pourri d'être si lourdement chargé, lesté de seuls fantasmes.

L'insatisfaction est au rendez-vous, incontrôlable et humiliante de ne livrer que l'inutile. Théâtre d'ombres, cadavres et fantômes à la place de cette pensée-langue qui faisait corps, qui ferait sens. Courir depuis longtemps déjà après cette vision, cette effervescence-là. En vain. Ne recontrer qu'irréels impossibles. Le chant des oiseaux dans l'allée jusqu'au gros chêne. Marcher lentement. Enumérer inutilement les moindres détails. La chaleur déjà, fait reculer la résolution.

Neuf heures.

Revenir à la table (de coupe maternelle). DC dorment encore et leur sommeil est propice à l'intrusion d'images-éclairs sur l'écran

mental. Passes croisées, repassent les oiseaux, la pie-couleuvre et de nouveau GOOAALLLL ! dans la lumière, les odeurs et soudain les bruits de la maison. Insectes contre la vitre. Comment s'opposer à ce kidnapping ? Oublier le silence DC, le briser d'un discours amoureux sans buter sur l'autre silence, foudroyant celui-ci, des livres désormais interdits. Ce passé récent et cependant inaccessible, barré.

Dans le matin calme et doux, en litanie, tombent un à un les titres comme autant de peaux mortes, de cailloux pour la stèle, de lambeaux d'autres vies. Celui qui chaque matin (trop matinal peut-être pour pouvoir se débarrasser de songes diffus et insaisissables) vient s'asseoir à la table (de coupe maternelle elle est apparue pendant la nuit dans une lumière trouble et sous sa face inverse, autoritaire, capricieuse, égoïste) est le jouet de tant de directions prises, de changements, de volte-face, d'abandons, de reniements, d'enthousiasmes et de décisions reportées, d'amis disparus ou silencieux qu'il n'est plus possible de l'écouter ni de se fier à lui.

Comparer ce rendez-vous matinal au repas de midi ou du soir une purge rituelle d'autant plus impérative que son contenu est presque vide. Quelques heures (trois ou quatre) à lutter contre les fantasmes du sommeil et des rêves dont l'enjeu (d'écriture) ne prendrait tout son sens que d'être à chaque fois reporté au lendemain.

Je mesure cette tyrannie. Je sens sa poigne de fer au cou, aux épaules être retenu de force. Comme la mouche, je me cogne sans cesse au chemin, aux nuages, à la lumière, au silence de la maison endormie, au bruit de la machine à écrire. Les doigts frappent au jugé des points ou des trous dont les codes se dérobent.

Onze heures.

Le secret illisible se referme de tous côtés à la fois.
Chaleur

Sept heures.

Délivrant la certitude la plus lourde mais la plus calme qu'il est désormais inutile de descendre pour s'attarder en soi. Cette attente ne délivrera que ce qui est déjà là. Tant de fois identifié, utilisé qu'il ne résistera pas à la pluie qui, soudain, vient d'éclater après de longues semaines de sécheresse, m'enlevant définitivement toute importance. Je serai aujourd'hui, en quelque sorte, dispensé et comparse inutile et passif d'une odeur forte de terre et d'herbe mouillées. Médium idéal mais improductif entre le jus de la nuit (une jeune femme au sein nu entre couloirs, préaux et palaces) et la toute-présence pluie. Entre les fantômes insistants d'une indécise (et introuvable) origine et le trait serré-dru-frappant le sol, le toit. Se laisser emporter par le chant des gouttières. Dormir sous le déluge.

Huit heures trente.

Le calme aussitôt revenu (coq et tourterelle et la lumière blonde, fumante, sur l'herbe mouillée) tout s'imprime excessivement du dehors. Repenser à l'alouette au printemps volant au secours de la gloire, à l'image de l'écriture tandis-que m'oppresse l'extrême rareté des mots, leur poids à la fin dans le silence redevenu assourdissant. Regrettant d'avoir été, sans être, vif, au rendez-vous.

Dix heures.

Avec le réveil de DC, la ville se découvre soudain crûment trente années de lutte, d'angoisse, de fureur de couples, de sexe, de désirs, d'alcool et de bruits au milieu de la tendre assuétude des papillons. Une chimère informe pour camera oscura dont le film se déroulant « à volonté » serait accompagné d'une bande son « Tu ne découvriras pas de nouveaux pays, de nouveaux rivages. La ville te suivra partout. Tu traîneras toujours dans les mêmes rues. Tu vieilliras dans les mêmes quartiers. Quoi que tu tentes et où que tu ailles pour oublier tu débarqueras toujours dans la même ville. »

Voix anonyme off dans la chambre d'été, fraîche au petit matin. Vacance. Tout était tenu ailleurs, maintenu à distance. Avait été abandonné en vrac, disons là-bas dans la rue, le quartier La ville

grouille. Ici le ciel est immobile, la lumière aussi qui semble posée sur les arbres et l'herbe des prés. Personne ne viendra, personne ne naîtra à cette place. La voix continuera tant que les images défileront sous la cloche de plongeur retenant interminablement son souffle par peur de l'asphyxie, de tout perdre. Ne plus oser bouger Ne plus oser penser Se contenter de cette existence pressurisée dans l'attente du premier mot qui ne viendra pas. Il le sait. La voix lui souffle « A cette table, tu auras beau faire ou tenter tu seras forcé d'obéir encore et toujours te soumettre. Comme à la ville. Tu n'effaceras rien. Tu n'oublieras rien. Tu ne tenteras rien. »

Voilà pourquoi ce rendez-vous doit rester secret, presque irréel. Nullement une affaire d'écrivain mais de protagonistes zélés, de serviteurs tout à la joie d'obéir et de se nuire.

Il sait qu'à cette table d'été, depuis l'enfance, il rate tous ses devoirs de vacances, longuement méthodiquement.

Parce qu'il est ailleurs, les souvenirs, les rêves, les météorologies s'engouffrent dans l'entonnoir s'enroulent et se confondent en un point d'autant moins identifiable ou seulement concevable qu'il est suturé pour résister à tout changement, transformation ou dévoilement. « Pas une affaire d'écrivain », mais de prisonnier et de geôlier De visiteur aussi, mais ostensiblement tenu à l'écart et interdit de verrou. Il n'est qu'une énergie inemployée, ne pouvant ni proposer ni résoudre, ni même se rendre utile. Il se demande (et le répète chaque matin) Fallait-il venir ? Et faut-il maintenant continuer pendant que d'autres vont librement et sans hésiter dans la ville ? Fallait-il faire tout ce chemin pour se retrouver attaché face au décor avec quelques insectes et le chant des oiseaux. Entre la vie et la mort. Ankylose indolore et fascinée de devoir sans cesse reculer avancer, disparaître, s'égarer

« Obéir obéir », répète la voix.

Jusqu'où ? Où sont maintenant les frontières, les limites ?

Soudain une certitude rien ne bougera, n'avancera sans un déclic puissant venu de l'extérieur seul capable de rompre l'équilibre de ce dispositif tendu avec obstination à détruire ce qu'il prétend instaurer l'écriture.

La bande-images est tombée en panne.

Dix heures trente.

Tout est indifférent. Je peux rejoindre les voix dans le jardin.

Sept heures.

Depuis huit jours déjà je viens chaque matin au rendez-vous comme si quelqu'un devait m'y rejoindre. Je m'assois face au vide jusqu'à l'horizon et même au-delà et triture des mécanismes enfantins de retardement et de détournement, des paresses d'esprit et de sentiments, des diversions, des simplifications, des retards. Je me dis que j'ai le temps et que je finirai bien par venir à bout de cette très épaisse bêtise et découvrirai quelque chose derrière ses écrans de fumée. Je le dis pour me rassurer pour lutter aussi contre une voix qui m'accable « Personne ne viendra à ton rendez-vous. L'homme que tu cherches (ou ce qui revient au même, que tu crois être) n'existe plus. Ni physiquement, ni mentalement il ne figure dans l'espace occidental qu'il produit, quadrille et contrôle cependant. »

Alors qui d'autre est à ma place dans ce matin d'été de très grande confusion ? De jus amer de la mémoire sans objet. Quelle doublure bouffonne laisse se répandre des effluves d'humeurs agréables sur le Livre (accueil remarqué, critiques favorables, interviews, etc.) et en savoure déjà le succès, répond avec autorité, imagination même ? Ignorant les mises en demeure de la voix, il se comporte en écrivain sûr de soi et de son fait. Brillant et disert, l'animal ! Et d'autant plus séduisant qu'il n'en croit pas un mot. La nuit dernière, en effet, dans un train ou un métro il s'est habillé et déshabillé plusieurs fois dans l'indifférence générale. Il est même resté nu un long moment sans susciter le moindre intérêt des voyageurs. Dans la lumière encore incertaine du matin il retrouve la détresse de l'enfant en pleurs, le pantalon mouillé sur les chevilles puis des sanglots, des plaintes futiles, des gémissements complaisants. Chassé l'écrivain, oublié

l'enfant à ce supplice du goutte à goutte dont le filtre très fin ne laisserait plus passer que les odeurs près de la merde la sienne.

Dans le très grand inconfort d'une présence à soi devenue humiliante.

Pourquoi l'été tant désiré, cette fois encore (dernière ?), ne vient-il pas à mon secours ?

Dix heures.

Je ne sens, ne vois, ne pèse plus rien dans cette cellule blanche de trois mètres sur cinq, ouverte sur la campagne où les mots avancés (comme tenter s'aventurer risquer) s'enfuient avec les nuages, se perdent dans le bleu du ciel où je persiste en silence, jour après jour n'espérant, un œil sur le ciel comme en moi-même, que le bleu, tous les bleus et toute la lumière de l'été. Pour me dissoudre, pour disparaître.

Ce 8 août, à dix heures trente, quand retentit l'appel de Francfort je n'existais plus.

Ce double misérable devient un imposteur aussitôt que le mot « écrivain » est prononcé. Au bout du fil la voix interroge, s'inquiète, fixe des dates. Il répond (l'écrivain) avec de plus en plus de facilité. Il dialogue. Parle du Livre qui va sortir sous peu, s'enflamme. La voix le coupe. Précise, dates et heures, longueur du texte.

Dix heures trente-huit
Fin de communication.

Après cette brusque effervescence il ne reste rien du demi-sommeil parfumé, ni de son rituel immuable et quasi biologique. Rien qu'une sorte d'étonnement, d'incompréhension devant pareille abstraction. Et une salivation intense de mots retenus. Un goût amer presque acide tandis que ces mots inutiles continuent de crever comme des bulles.

Ici il n'y a que de la pierre et de la terre. Silex et galets pris dans le sable rouge et tout autour les prairies brûlées et le chaume des blés. Pas de mystère ni d'aventures. Des événements rares, peu de souvenirs. Un vent du sud étouffant. Manque d'eau et de terre pour croître. Une sécheresse dans la tête au cœur de l'été où je feins de rester Où je ne puis entrer que je ne puis quitter ne pas voir enfin, dans toute sa simplicité il me rejette et il m'enferme dans cette vacance trouble, naïvement accrochée au secret (je devais manier les mots, les concepts, malaxer la lourde pâte et sculpter) qui tombe par petits morceaux, pervertit et pourrit tout à mesure que l'évidence s'impose d'une très pauvre ou très médiocre histoire partout installée.

Fallait-il aller ailleurs (mais où) ? Ne pas revenir ? Ne rien attendre de ce rendez-vous de quelques heures passées avec les nuages ? Rien d'autre que s'y tenir chaque jour muet, le temps d'une légère perturbation, jusqu'à la confusion de onze heures.

Sept heures.

Dans le calme du réveil, moment de constater que le fait de venir de s'asseoir sans rien faire ni penser suffit. Constater que l'être se vide avec plaisir se laisse aspirer avec joie et n'offre que peu de résistance à son anéantissement. Cet état sans projet ni volonté, objet de gloses, est en fait de profonde insensibilité. Mais aussi le produit d'une infime erreur d'appréciation au départ.

Tout a commencé le premier jour où je me suis assis devant la table pour attendre le temps qu'il faudrait je croyais, en effet, avoir tout le temps à cette confrontation.

Le temps s'est volatilisé.

Je croyais pouvoir le dominer en consigner les grandes amplitudes comme les moindres détails, progresser et varier avec lui et tout s'est résolu de ce consentement, figé dans cet arrêt, cette panne.

Je n'avais rien mis dans un plateau, parce que, secrètement, j'étais venu là en pénitence, ou pour oublier et me punir aussi l'autre plateau est-il resté désespérément vide.

Pourquoi fallait-il rester seul au rendez-vous, s'accabler se détruire ?

Se contenter chaque matin de n'être rien, qui pourrait l'accepter sans contrepartie ?

Cette humiliation me tenait, m'étonnait cette conversation sur place.

Près de quinze jours sans comprendre ou presque
Censure maintenue,
subjectivité muselée.

Le temps nécessaire pour renoncer à toutes les séductions féminines de l'écriture et accepter son compromis « conjugal ». S'en remettre à l'autre obéir !

Et découvrir alors la volupté perverse pour cette tâche consistant à reproduire sans cesse la déception qu'est un livre scellé. S'il y en a deux c'est le double. Dix, ce sont des petits cailloux blancs sur la tombe, des noms sur la stèle et le souvenir d'une incroyable dépense dont on ne peut faire état. Du napalm intérieur

Voilà pourquoi ces matins ont été déserts, brûlés et pelés, bien que doux, chauds et immobiles. Même l'angoisse avait été éradiquée. C'était du vomi, du réchauffé. Tout juste bon pour survivre au compromis « conjugal ». Le mime et le simulacre au présent inexistant.

Sept heures.

Je n'en ai pas tout à fait fini à cette table, de ces matins, même si je ne suis plus au rendez-vous mais dans la crainte d'une seule pensée l'écriture est féminine. Vivre avec elle c'est accepter de la voir disparaître à tout moment. Cette menace règle l'échange inégal.

Avec ses prestiges, ses séductions et les abandons, les extases. Puis les attentes de plus en plus longues. Les retards, les refus si l'on ne met pas une main, un bras, une jambe dans le plateau. S'amputer se dépouiller avant de payer pour voir Langue morte.

Comme le papillon dans sa boîte, l'insecte dans le formol, le mouton dans son pré.

Humiliation.

En être là sans un pouce de territoire entre la haine de soi et celle de l'autre. Avec elle devenue soudain tyrannique. Qui dispose de mes pensées et de ma vie comme si je n'étais plus là rogne et coupe tout ce qui passe (rêves, fantasmes)

Incrimine, morigène le moindre excès. Assène ses jugements « A éviter à rejeter à ne plus jamais faire ». Tantôt selon les règles du pensionnat, tantôt par pur mépris de l'auteur ou d'une quelconque autorité autre que la sienne.

La peur d'en finir m'oblige à touiller dans le chaudron moraliste-hygiéniste, à en « rabattre », comme elle dit, drapée dans la mission de la langue et son cortège de bonne conscience respect de la tradition, transmission, héroïsme, etc. Et si c'est nécessaire, on avancera des noms. De contemporains, voisins s'il le faut !

Se retrouver délivré de toute responsabilité, infantilisé. Sommé d'obéir ou d'abandonner Cette soudaine menace tombe comme un fruit blet.

L'hirondelle est immobile sur son fil.

L'inaction délivrée ressemble à une moisissure une puanteur à domicile.

Le doute et la culpabilité s'insinuent. L'auteur même l'appel de Francfort, ne pèse pas lourd devant Elle.

Tradition, bonne éducation, moralité irréprochable, ferai tendre épouse.

Onze heures.

Tenir jusqu'à midi. Puis tout laisser tomber Oublier ces quinze matins passés devant la table, ou plutôt s'en souvenir comme d'une mauvaise habitude, une absence de désir une facilité, une souffrance, une délivrance, une torture, une ultime bouffée d'orgueil, une dépossession, une impossibilité, une séparation.

BRIGITTE NAHON

Dhim Bloucce

Contemplatif, le spectateur est cerné par l'espace démultiplié que dessinent les sculptures de verre, d'eau, de plein, de vide, de transparence, de reflets colorés. Il est pris au piège des matériaux ne sachant plus leur nature pour désigner à la fois l'ici, l'ailleurs, l'absence et la présence des choses.

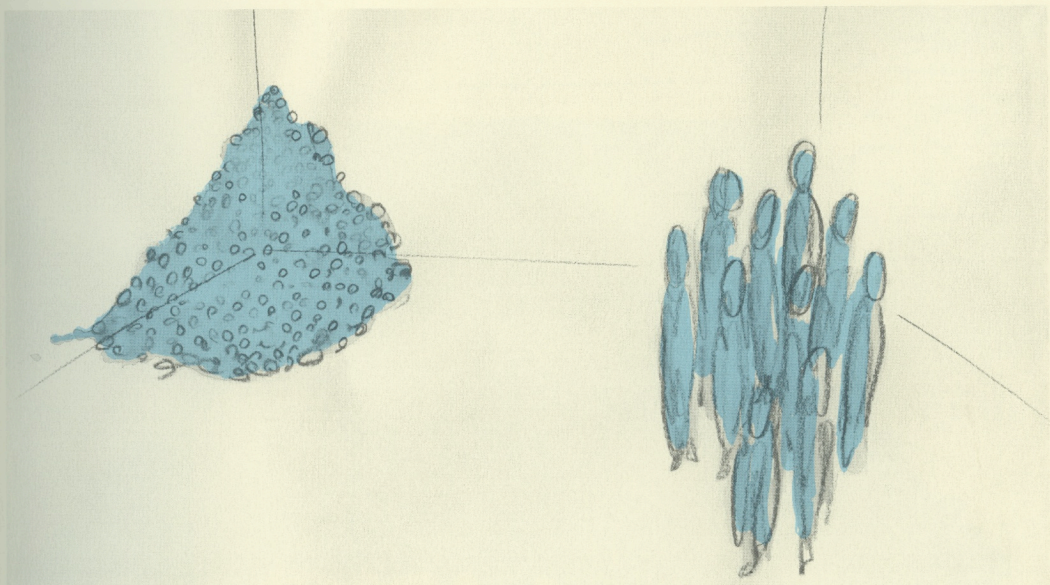
Le danseur quant à lui, entre en dialogue avec cette réalité mouvante que les sculptures lui proposent. Il fera siens la peur de la chute, le désir d'ascension. Il ménagera les effets suspensifs.

Le spectateur face aux sculptures et face au(x) danseur(s) en viendra à confondre sa droite et sa gauche, le lourd et le léger

Il perd et doit perdre toute certitude quant à la réalité de ce qu'il voit.

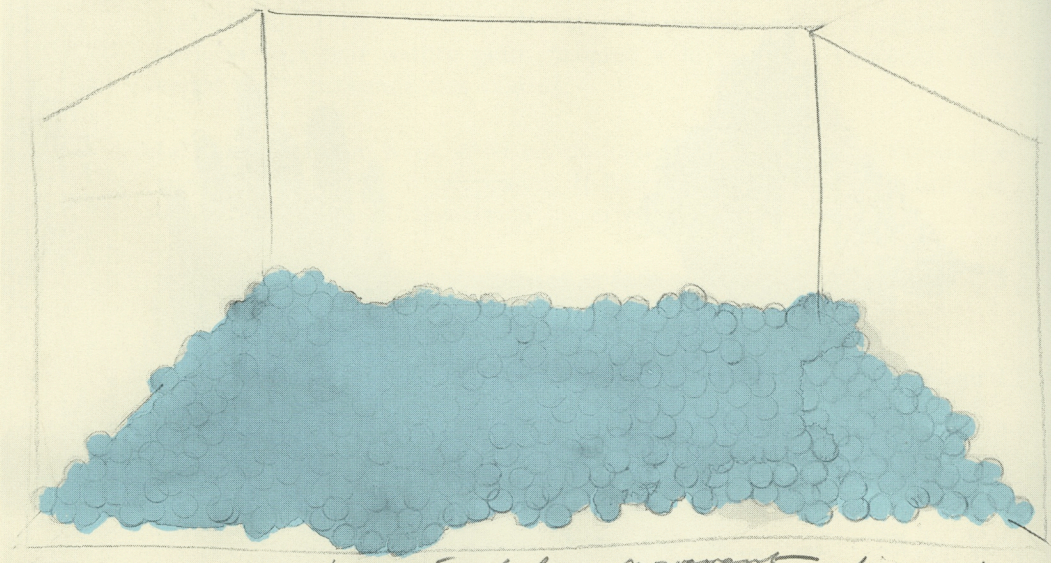
Le danseur donnera à ceux qui le regardent, parmi les sculptures qui multiplient les mouvements de son corps, une sensation de vertige.

le 10 mai 1994.

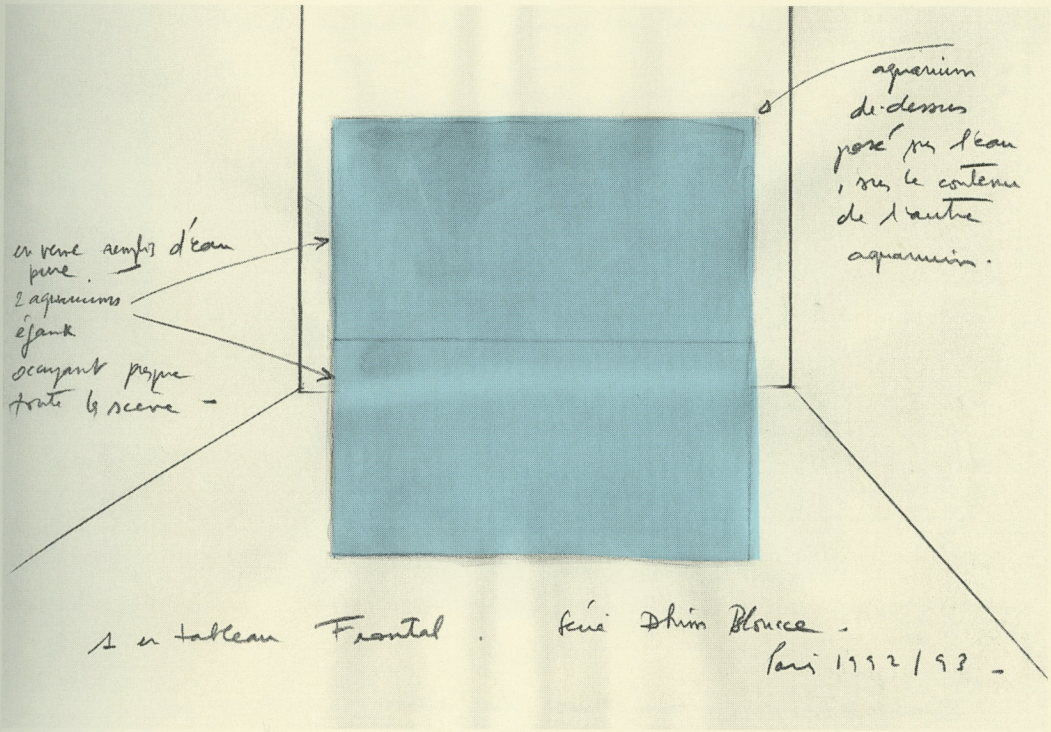


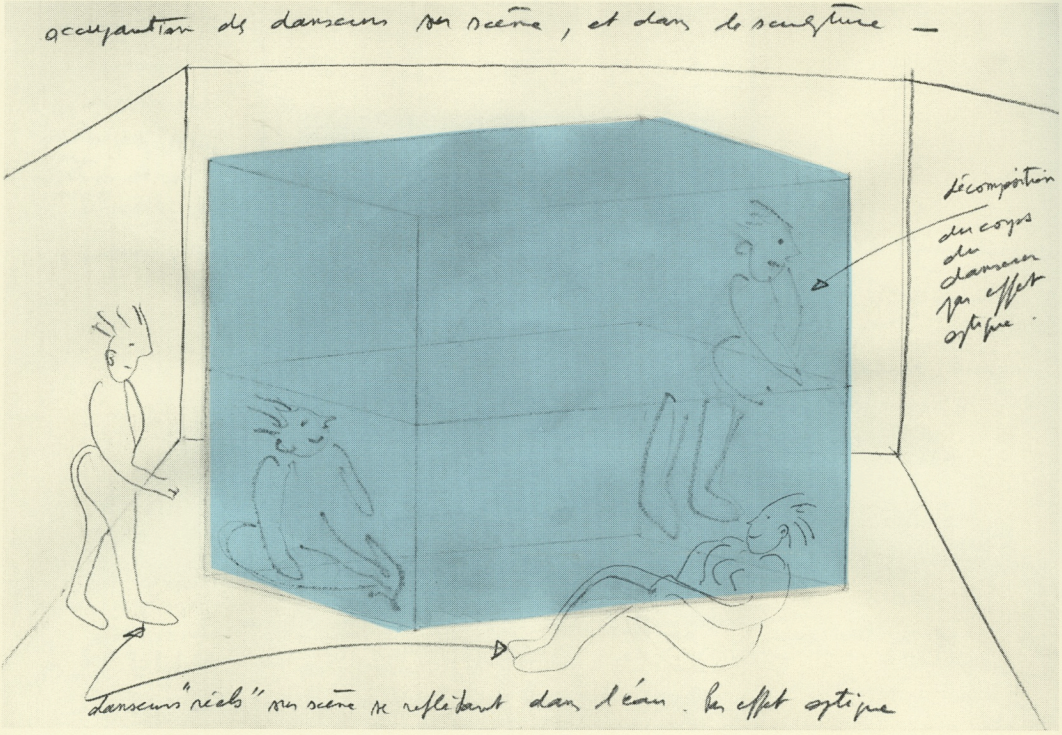
Confrontation des jules de verre aux danseurs —

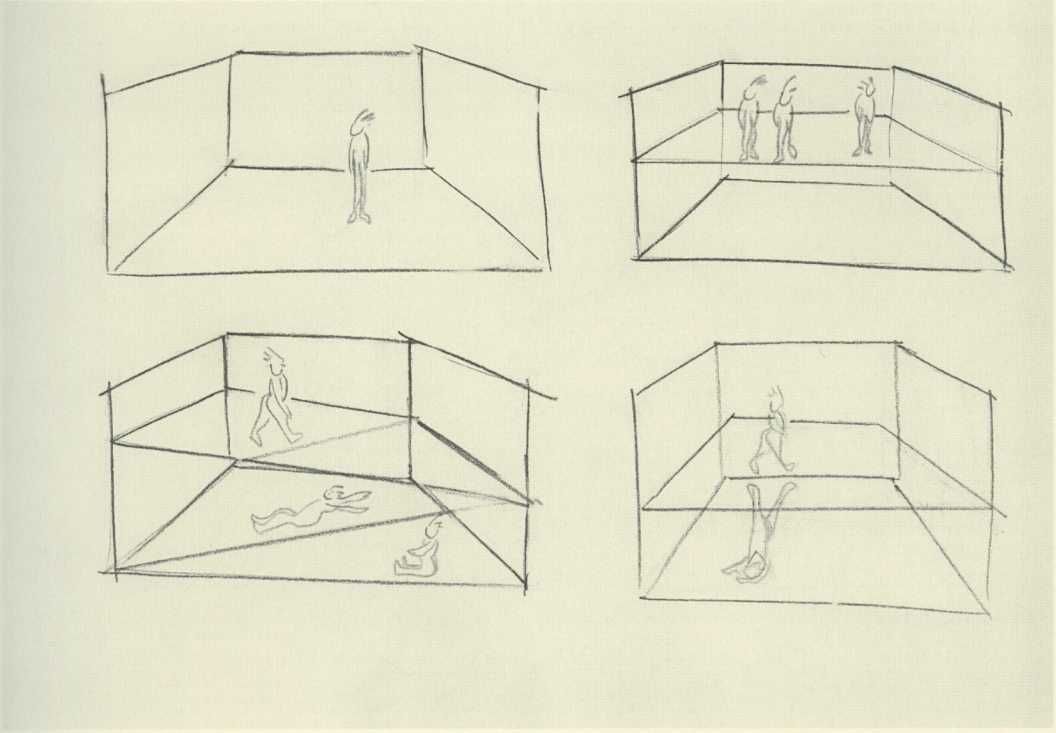
scène Dhim Bloucce



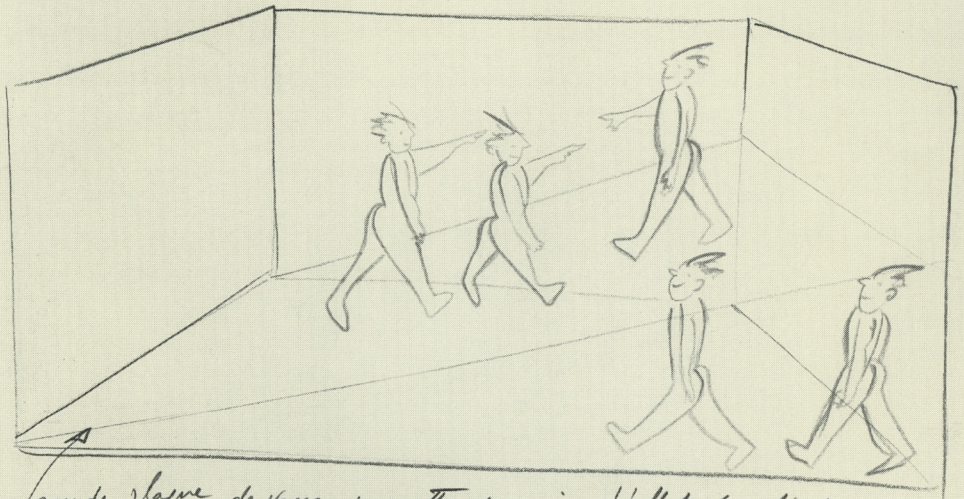
les danseurs par leurs gestes et leurs mouvements dispersent toutes les perles occupation totale de la sculpture sur scène
Destabilisation du danseur = le sol roule, et glisse — 1992


aquarium
de-dessus
posé sur l'eau
, sur le contenu
de l'autre
aquarium.
en verre remplis d'eau
pure.
2 aquariums
égaux
occupant presque
toute la scène -
1 en tableau Frontal.
Série Dhim Bloucce.
Paris 1992/93 -


occupation de danseurs sur scène, et dans la sculpture —
décomposition du corps du danseur par effet optique
danseurs "réels" sur scène se reflétant dans l'eau. Par effet optique



Les danseurs se confrontent à la résistance et à la souplesse du verre –



grande plaque de verre permettant ainsi l'effet de hésitation des danseurs – occupation totale dans l'espace de la sculpture et de la danse elle-même —

DURS GRÜNBEIN

Sept télégrammes

Traduit de l'allemand par SILKE SCHAUDER

23/10/89

Bloquée par le choc, à l'heure des porte-documents,
des détails difficiles, tels que boutons, doctrines et valises
reste cette tombe, qu'on avait déplacée d'un à l'autre mur
par peur des bureaucrates, de leurs réactions croisées.
Enfouies dans la boue, de nouveau mis au pas, sales
s'assombrissent à la lumière les icônes d'une autre mort
que plus personne ne voudra mourir... *this Siberian thrill.*
Sombre Kremlin, (*'Adios, tristes obispos bolcheviques !*)

1/11/89

Mardi, dans la trappe d'un rève plutôt grave
j'ai vu une oreille de porc gigantesque, rouge vif déchirée
cirée et polie par les journalistes pour briller aux éclats.
L'entonnoir de Nuremberg, dedans, grouillants, des asticots.
Le mégaphone pornographique d'une génération assidue,
fosse d'infiltration pour matières plus fluides, les cris, les déchets,
publique et d'usage courant, un cloaque désirant.
J'ai vu au bunker de la chancellerie du Reich, l'oreille de Hitler rose.

12/11/89

Reviens à toi, poème. Maintenant, le mur de Berlin est tombé.
Chagrin de l'attente, ennui au pays étroit de Hegel
passé comme le silence d'acier... *Heil Stalin.*
L'éclat des derniers ostensoires, retranchés derrière les blindés.
Doucement, les montres s'affolent, chacune à son rythme.
Dommage pour les têtards, déjà affaissés dans l'eau saumâtre.
En masse de la casse révolutionnaire, les masses menées par le bout du nez
au pas des troupes en faillite. Ce qui reste une prière
Saint Kim Il Sung, phénix de Pjönjang, prie pour nous !

26/12/89

Fin d'entracte, mon ami. Cette fois-ci est-ce vraiment la fin ?
Détressage des lauriers, de la tôle, des promesses
éclatées comme la citrouille du dernier dictateur affadi.
Une hémorragie muette et générale en prime de gémir
chérie des théologiens, interceptée par les sourds,
ficelée par la chaleur... schizo-nourrie par des instincts.
Quel beau monde pourri d'habitudes, de mégalomanie...
Je serais tôt de retour dit le viol, trop tôt.

31/12/89

« Merde alors, ils nous auraient vraiment tiré dessus ! »
(Jambes écartées, pour que les filles puissent se cacher).
Imagine-toi cela, dans un accès d'hystérie.
Encore la sueur d'angoisse, des langues d'anges, du sang, des couilles.
Des légendes, lourdes comme des manteaux qu'on retourne.
Une IVG à la chinoise et un formulaire par tête.
De chaque machine à écrire, morcelé, un faire-part...
Jusqu'au début d'une ère nouvelle rien que des signes caducs.

15/1/90

Le bras long, prolongé, se tord autour du pied-bot
et secoue les téléphones, leur dernier soliloque.
Discorde des nains qui encore marchant en crabe se chamaillent.
Les corps, en file d'attente pour la mort toute une vie
donnent leur sang patiemment à cette Hydre réglée.
Pendant des années vers l'inconnu... mais non en baissant les yeux,
en parlant bas, comme les morts chez Homère. Seul
un cadavre prend la vie du bon côté.

13/3/90

Encore une fois achevée, encore la ruse d'un *Credo*
quia absurdum en plus, qui se perdra dans un chalut.
Congédiés de l'inceste et des gymnastiques. Comme des pores
se ferment à l'air les trous des balles de la dernière guerre.
Une fois lapidés les lapideurs, le cercle vicieux est rompu.
Ce Nulle part et Jamais ne mène qu'à la monotonie.
Ici, où le manque même chanta sa chanson *Venez les enfants...*
le blabla administre l'aphasie. (« En guise de merci. »)

JULIEN BLAINE

Pagure & autres textes

(extraits)

La peau du soleil,
c'est à dire
La couleur de mes paupières closes orientées vers
Lui.

Je suis parti de Malindi sous le soleil
de Monbassa sous les étoiles
de Nairobi sous la lune

Je suis arrivé à Amsterdam sous la neige
et à Marseille sous le vent

Pas mal !
Pour un premier Janvier

Δ
Δ
Δ
Δ A
Δ A Δ A

sigle sur les poubelles municipales d'Athènes
c'est d'ailleurs le sigle (initiales) de la municipalité
d'Athènes,
DADA.

In the time of PERSITRATOS
vivait un très grand artiste athénien, son nom fut sans doute
Phaidimos

Cette tête de lion N° 69 (520 A.C.)
bouche de source
gouttière (pipe) de ruissellement
water spout
dans le vieux temple d'Athènes
Helatompedom
sur l'acropole.

On ne peut lire que le corps neuf
le corps si(x) reste au conditionnel
et sa lecture est, elle aussi, conditionnelle.

D'ailleurs
il paraît si facile
de métamorphoser en pagure
tel ou tel crustacé
langouste ou homard
crevette ou scyllare
dite cigale de mer

Il suffit de lui arracher
ar ra cher
son squelette extérieur
sa peau de calcaire
son cuir de pierre légère
la carapace qui protège sa queue.

Et le scyllare aussitôt
aurait de mœurs et des attitudes
de pagure.

Il vivrait la terreur
et se terrerait dissimulé au mieux
dans le noir et l'angoise.

12

J'avais écrit homard
au moment de le dactylographier
j'ai tapé
home
(*en quelle langue ?*)
alors je suis revenu sur le e
j'y suis revenu sur ce e
jusqu'à ce que je le le
devienne un a
jusqu'è ca qua la a
davianna un e

alors j'ai continué rd
homard

13

Si le u se ferme
le u est a
&
je suis
=
je sais

par conséquent

si le a s'ouvre
le a est u
&
je sais
=
je suis

je suis
je ne suis
je ne sais quoi
pour presque trop
d'entre-elles...

je sais
je ne sais
je ne suis quoi
pour presque trop
d'entre moi.

mais

14

toutes ces égalités calligraphiques
sont
sont bouleversantes

vestige
ou vertige

vaisseau
ou ruisseau

absurdité
ou obscurité

qui
suis-je
que
sais-je
?

Je calligraphie la même chose
mais je ne dis
ni n'écris
le même mot.

15

Comme jadis pour « Bimot »
je pourrais
établir un recueil
un autre recueil, celui
de tous ces
homographes

Ces homographes
selon ma propre calligraphie
et non pas ceux,
sans reproches,
parce que tracés d'une écriture parfaite
comme laie ou laie,
comme port ou port,
comme lieu ou lieu,
minute ou minute,
courant ou courant
neuf ou neuf

bouquet ou bouquet !

Ce seraient des
des
calliomographes

fuite et faite,
faites fuites !
fuite faite,

fuite et faite,
fuite faite,
faites fuites !

15 (II)

Soudain
ce qui n'était
qu'ébauche et brouillon
buée et brouillard

s'articule
et devient...
et
il faut remplir la cartouche
du vieux stylographe,
changer le ruban de Gabriele (*MADE IN JAPAN*)

(*cf Calmar 1989-1992*)

&c.

16

Avant cette articulation
tout était perdu
et maintenant
à partir de là
rien ne s'éliminera tout à fait.

17

(...)
puis une belle cérémonie funéraire
Au premier rang les
enfants
leur compagne
leur compagnon
leurs enfants
Derrière eux mon ex.
puis mes fiancées
ou celles qui se sentent telles
mes amis
ma parenté

en route vers l'incinérateur
tandis que je brûle
jouent mes amis musiciens
chacun son tour
ou tous ensemble
Joëlle L.
Jean-Pierre B.
Christine C.
David M.

sortie des cendres
dans l'urne en forme
de livre
(facile à trouver)

Et maintenant
en convoi
    même ordre
vers le port
on monte à bord
on file au large
Ils boivent beaucoup
et grignotent
et boivent encore

Certains se mettent à lire
leur texte
Jean-François B.
Bernard H.
Pierre G.
Sarenco
« Amis poètes... »

ceux qui seront morts
avant moi
ne seront pas remplacés.
Et puis les jeunes gens
que j'apprécie
Et les doc(k)ers
tous les doc(k)ers anciens
et nouveaux
tous ceux d'ici et ceux d'ailleurs
tous
Ils lisent, ils crient, ils bougent,
eux actifs

On arrive au large
pas loin de la
ligne d'
horizon
et on jette le livre
par dessus bord.

(...)

Ils s'en retournent
ivres morts
même ceux qui ne boivent plus
même ceux qui n'ont jamais bu

Le poëme continue
Le poëme est continu
Le poëme est contenu

CHRISTOPHE MARCHAND-KISS

7 aléas (attente, si regard)

rit lui aussi, doigts pianotant sur le volant, la portière de la Dyane ouverte, par ces chaleurs, pas un souffle de vent, ne transperce pas les dunes, demeure en retrait, respectant ce monde immobile, la volonté arbitraire de la poussière, recouvre la route, s'amoncelle sur les bas-côtés, puis au-delà, édifie des monticules, absorbe les maisons, aplatit les formes, ou donne du relief, ils ont emporté le parasol, des paniers remplis de serviettes éponge, de crème à bronzer d'une bouée et d'un seau, d'un goûter pour l'enfant, quelques livres, chapeaux et casquettes, le coffre est plein, rit, se souvient des chants en Andalousie, dans les virages, et elle, ne va pas si vite, son mal de tête progressant à mesure des cahots, il n'a rien dit, s'est mis à parler quand les roues ont dérapé si près du précipice, enfin le passé, rit tout de même, s'attend à la vue du bac, et de Setubal au fond, et lui, il aura marché le long de la route, les yeux clignent, un hôtel apparaît et disparaît, il mesure le temps, le sépare d'un parking imaginaire, ose de grands pas, s'arrête pour redresser la bretelle de son sac

dirait non,
soupire entre les mots, le café brûle, où a-t-il mis le, ceci à travers cela, la table encombrée, doigts et coudes, tasses, figues et pain perdu, beurre, confitures, ceci pour moins que cela, le chant, triste, monte de la chambre à l'étage, emplit bientôt l'escalier la température ce matin sous abri est de 24° pas de vent, la sieste l'après-midi, une heure, ou plus, le café emplit les tasses, le chant s'est tu, collé à l'oreille, l'engloutissement, qui est-il pour ne dirait rien, mais dira, le bruit de la chaise, intentionnel, réveille les soupçons, colle aux opinions, si c'était vrai

3

un Automne à Pékin, dit-il, le coup d'Etat en Urss, dit-il, si nous étions faits pour regarder le monde, il ne nous apparaîtrait pas aussi vite, en retrait, un peu en retrait, dégagé de ce pour quoi il est, dégagé, dit-il, la ligne de touche, le corner ensuite, joli tir le char franchit la ligne, les jolis yeux d Ava Gardner associés, des mots renvoient, qui les reçoit, qui, dit-il, qui, nous ne sommes pas faits pour le monde, le monde nous renvoie notre image, dit-il, des images d'images sans monde, et le sel, qui le passe, est-ce une image ou la réalité, les tirs d'artillerie contre le fort, le dernier baiser mais entre, boit du lait en un temps record, se parfume après la douche, fait bouger ses cheveux comme ça, se rase, on entend le cri des animaux, une voiture démarre, pneus crissent, dans la savane, le souvenir inquiet du dernier baiser moment d'une bière, la cigarette à peine entamée, le principe de l'interrupteur est simple, mais baisse le son, ou baisse l'image, rien qui ne soit vrai malgré la défaite 2 à 1 de Chaves, rien qui ne soit malgré, dit-il, ce doit être un sandwich au saucisson qu'il, ne m'interrompt pas tout le temps, c'est agaçant à la fin, il faut qu'elle meure, et lui vivra, le président Eltsine s'est voulu rassurant, la radio dans la chambre annonce le classement, pour un corner mal centré, Benfica termine deuxième

4

sur la route, le signe, tête inclinée, vers la gauche, tu finiras à Vao, dira-t-il, le doigt montre, vers la droite, la même balade que, la Dyane grimpe la côte, un genre de lagune, il dit, baignons-nous, mais seul, trempe ses pieds dans l'eau glacée, récidive, rit, observe les pêcheurs, repère des couteaux, explique, deux petits trous et, s'enroule le torse d'une serviette

5

etc. c'est risqué, bien sûr il se penche, on l'oublie, ces splendeurs, s'offrent au regard, évaluent le temps, précisent l'horreur contemple la mort, l'annihile, aussi, etc. la terrasse bondée, aller ailleurs, perdu au milieu des pavés de la chaussée, son silence, proie de la parole, as-tu, etc. dit-il, il sait, la marche difficile jusqu'au parking, la recherche des clés dans la poche, le lent ronronnement du moteur etc. que vaut un mot, distrait, emporte le sec et l'humide, le chaud et le froid, limite la considération, décrit les étals de poteries, faites main dit-on, prix de fortune, discussions sans objet, la langue rentrée, les mains jouent, il secoue la tête, etc. sur le balcon, à cette heure il faudrait, écoute les jeunes femmes, décompose des syllabes, oublie, ou cherche l'ombre, le retrait, le monde isolé, etc. il sait que le repas, sa bouche mastique, écho des autres bouches, un langage universel, etc. l'enfant sur ses épaules, deux sourires, voient, seuls, l'horizon, la perte des repères, l'au-delà de toute imagination, abîme la raison, défait les espoirs, peau irritée, regard vague, trop de souvenirs disparus, très vite, engloutir toujours, au-delà de la perception, yeux oreilles et bouches bouffés, le passage est rapide, le sourire étrangle, fausse la perspective, rien n'est plus visible déjà, quelques arbres, le bout du chemin, l'enfant ferme les yeux, accrochée doucement aux cheveux, la tête inclinée, etc. la terre est ronde

6

melon, non, pas de melon, la télé allumée, des leaders défilent, la la bière entamée, dans les coussins, le marathon des Jeux, un débordement de l'arrière latéral, pas de musique, a envie, le sait-il, de se retourner contre le mur le contempler ce n'est pas comme ça qu'il faut, ses lèvres effleurent le bord du bock, du saucisson, oui, ôte la peau, enlace une fille sur le canapé, produit du mouvement, combat l'ennui, l'avant-centre « remet les pendules à l'heure », feuillette les journaux du matin, la campagne électorale bat son plein, lit des pourcentages, des baisses, des remontées, une stabilité prévue, la championne abandonne, les yeux fermés, de l'eau-de-vie dans un verre, la poubelle remplie de détritus, d'autres encore, après, puis c'est la guerre, un coup d'Etat, quelques résultats de sport, un match nul entrevu, une Japonaise s'obstine, mais ce n'est pas elle qui, un nom sur l'écran, il lit, oublie, enlace à nouveau, mains perdues sous les coussins, sourires de circonstance, une dernière goutte, oui, prolonge l'instant, les regards muets, parfois insistants, le bruissement des pales du ventilo, parole unique, répétée, il ne s'irrite pas quand, sait quelle direction prendre, claque des doigts, fait jouer les phalanges, oppose son corps, ne se l'envoie pas dire, générique du grand film, donne un sens au moment, sans succès, langues incomprises, on est pas pressé, des émissions à telle heure, les jambes lourdes d'avoir marché dans la ville, désir d'abandonner pas la force de vomir l'inacceptable dégoût enfermé en toutes choses

7

le lent dérangement, la carte d'identité tendue, observent la photo, puis le nom, les visages anéantis, correspond à quoi, chaque seconde le sol, la violence des regards, un nez, une bouche, des yeux, leur transformation, l'inexpérience du jugement, hachure le regard, travaille le caractère, les hommes sont, pas à dire, ces choses inachevées, vous l'avez dit

NATHALIE QUINTANE

Expériences

Si je ferme l'œil droit, ou si je place ma main devant, je n'aurai pas une vision partielle de la feuille, je la verrai dans sa totalité.

Si je regarde le texte suivant à travers un cercle de cinq millimètres de diamètre, je suis obligé de déplacer ce cercle pour pouvoir lire le texte.

Le texte suivant, imprimé sur fond blanc, se lit plus rapidement sur fond jaune, et encore plus rapidement sur fond rose.

Si je place cette page imprimée, aux dimensions 15×21, sur une feuille blanche aux dimensions 41×34, le texte apparaîtra en relief.

Si je pose ma main à plat sur ce texte, je ne peux plus lire qu'entre mes doigts.

Si je pose ce texte sur la route et si je passe tout près en bicyclette, il sera un peu emporté par le vent de ma course.

Si je colle ce texte sur un panneau en bois, quelques bulles d'air apparaîtront.

Si j'agite cette page sur le quai d'une gare, de loin, on pensera que je fais mes adieux.

Si je plie cette feuille en accordéon, par une série de courts va-et-vients du poignet, je peux m'éventer avec.

Si je dépose ce texte près d'un mur en train d'être repeint, il sera bientôt irrégulièrement piqueté de taches de peinture d'une couleur égale à celle du mur

Si je dépose ce texte près d'un mur en train d'être repeint, il sera irrégulièrement piqueté d'excréments de souris.

Si j'essaye de lire ce texte en plissant les yeux, je mettrai plus de temps à le déchiffrer qu'en les ouvrant complètement.

Si je découpe ce texte au plus près des mots et si je le colle sur du papier peint à fleurs, il sera moins lisible.

Si je découpe ce texte au plus près des mots et si je le colle sur du papier peint à rayures grises sur fond blanc, il sera aussi lisible qu'avant de l'avoir découpé.

Si je marche sur cette page avec une semelle sale, je remarquerai d'abord l'empreinte, avant de penser à lire le texte.

Si je verse le contenu d'une demi-cuillérée à café d'eau tiède sur ce texte, les mots sur lesquels il s'est répandu restent lisibles pour la plupart.

Si je verse le contenu d'une demi-cuillérée à café de thé à la bergamote sur ce texte, les mots sur lesquels il s'est répandu deviennent illisibles.

Si je tiens cette feuille à la main dans un véhicule en marche sur une route pavée, elle tremble.

Si je plie cette feuille en forme de cocotte en papier le texte apparaîtra, ou disparaîtra dans les plis, de façon aléatoire.

Si je colle ce texte sur un disque en carton et si je le fais tourner je ne vois bientôt plus que la couleur du carton.

Si je pose un verre humide sur cette page, et si j'ôte ce verre, il y aura un cercle sur le texte.

Si je glisse ce texte dans un gros catalogue, en feuilletant celui-ci ensuite, il s'ouvrira immédiatement sur le texte.

Si je recouvre ce texte d'une pellicule plastifiée, il deviendra plus facilement lavable.

Si j'applique une éponge humide sur cette page, elle gardera l'empreinte de petits cercles irrégulièrement espacés, assez semblables à ceux du fromage de gruyère.

Si je froisse ce papier en forme de boule et si je le mets dans ma bouche, j'aurai des difficultés à articuler son texte.

Si je tape ce texte sur un papier transparent, en le superposant, je pourrai lire en plus n'importe quel autre texte.

Si je pose ce texte dans un ascenseur je pourrai le faire monter descendre, ou changer d'étage à volonté.

Si je place ce texte sous un paillasson, je m'essuierai indirectement les pieds dessus.

Si je glisse cette feuille sous une porte en la laissant dépasser je penserai à prendre la feuille avant d'ouvrir la porte.

Si je ne la laisse pas dépasser j'ouvrirai la porte, et je serai surprise de découvrir la feuille.

Si je place ce texte dans un chapeau, le chapeau aura une taille inférieure.

Si je place ce texte dans une chaussure, elle n'aura plus la même taille que l'autre chaussure de la même paire.

Si j'écris ce texte au crayon gris, je pourrai l'effacer entièrement.

Si je veux lire ce texte tout en tricotant, il faut que je sache suffisamment bien tricoter

Si je veux lire ce texte tout en buvant un verre d'eau, il faudra que la main qui tient la page reproduise le mouvement de celle qui tient le verre.

Si, après avoir écrit à la craie, je me frotte les mains au-dessus de ce texte, il y tombera un peu de poussière de craie.

Si je place ce texte devant un miroir son reflet à la lecture paraîtra inversé.

Si je fixe cette page sur un bâton à l'extérieur dans un lieu exposé, elle pourra m'indiquer la direction du vent.

Si je colle le verso de la première feuille d'une copie double au recto de la seconde, j'obtiendrai une copie simple.

Si je lance ce texte à un chien suffisamment bien dressé, il pourra me le rapporter

Si je tiens fermement cette page devant un ventilateur en marche, elle produira une série de petits bruits secs.

Si je place cette page, légèrement humidifiée, sur un radiateur des reliefs se formeront à sa surface.

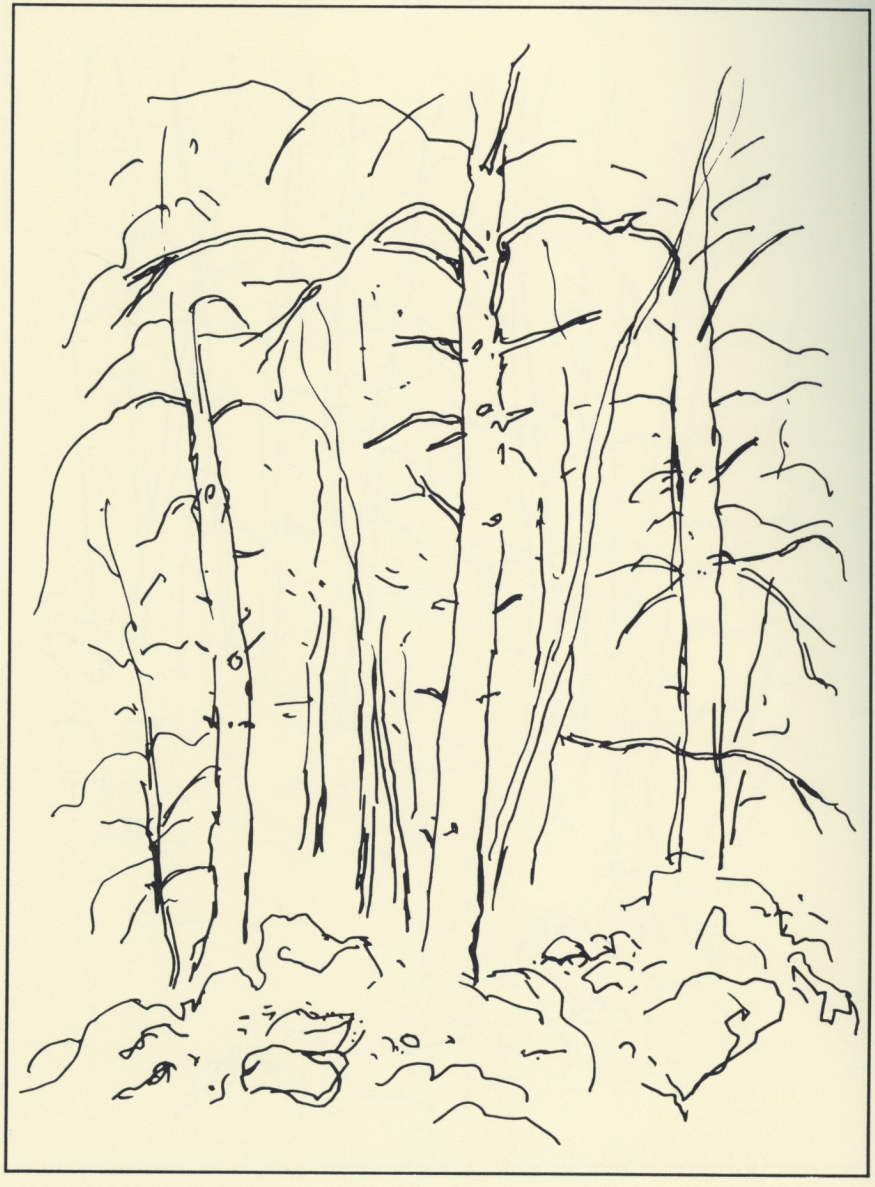
Si je fixe ce texte à l'aide d'une épingle à nourrice à un pull ou à un maillot, de loin, ce sera un dossard.

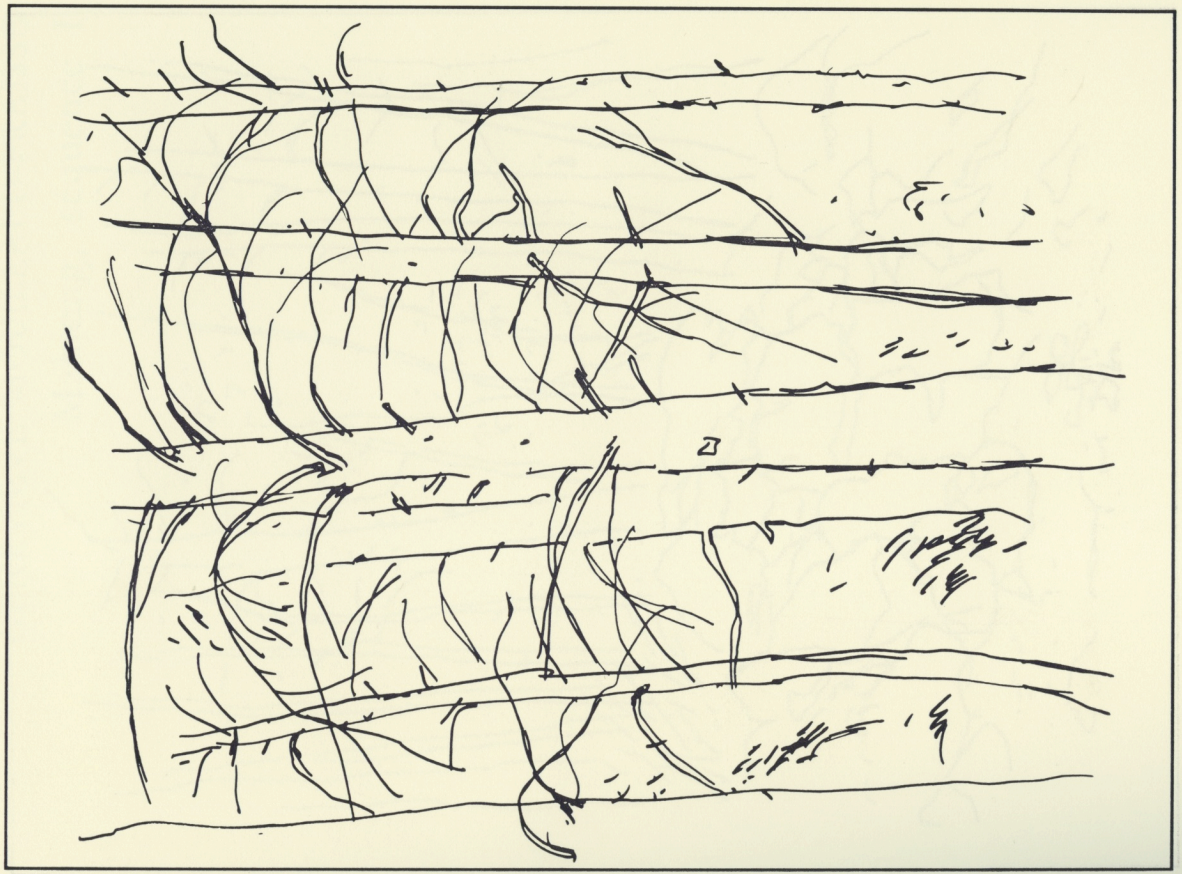
Si je déchire cette page dans le sens de la hauteur en rapprochant au plus près les bords respectifs des deux parties et en y appliquant un ruban adhésif, je peux lui restituer son apparence première.

Si je place ce texte contre la surface vitrée d'une photocopieuse, sa réplique exacte apparaîtra peu après avoir appuyé sur le bouton le plus important.

ROGER DÉRIEUX

Dessins





GENEVIÈVE MOUILLAUD-FRAISSE

Mahjong, séquence I

1 Le roseau de la vallée du Rhône, alternant avec le cyprès, pousse en haies serrées dans les parages terribles de Grignan.

Mais Grignan, village avec château, n'est naturellement un signal de terreur que pour ceux qui ont su par cœur avant de savoir parler la formule aux mâchoires meurtrières, et cette formule même n'est pour d'autres qu'une citation classique célèbre pour son effet de style, « la brise de Grignan me fait mal à votre poitrine ».

Quand l'angoisse de l'un brise ainsi la cage thoracique de l'autre, de cette sorte d'angoisse très particulière, indivisible, qu'est l'angoisse, d'angoisse il faut que l'un des deux finisse par être suicidé, mais lequel ?

2. Trois lettres sur un papier formant un mot, et sur le papier posée, une petite balle de caoutchouc, usée et durcie, que le destinateur et le destinataire avaient ensemble trouvée dans la nature, au temps où il y avait eu le sentiment de la nature. Or ce message prenait, par les circonstances de lieu et de temps où il était placé, une signification seconde, qui n'était autre que la mort du destinateur ou plus exactement son intention possible de se donner la mort. Cette signification était aussi manifeste que la signification première, elle ne pouvait pas manquer d'être perçue, mais elle ne donnait aucune certitude quant à la décision finale. L'espace resserré d'incertitude où il enfermait ainsi le destinataire était, pour celui qui accomplissait ces opérations (écrire, déchirer écrire, ne pas déchirer placer la balle) la seule façon envisageable de lui communiquer quelque chose de son angoisse, mais pas elle, pas directement, celle d'un autre, une angoisse d'angoisse, irrecevable.

3. Il y a neuf difficultés, pour celui qui a décidé de mourir à parler de sa mort.

Premièrement, il faudrait que quelqu'un le croie, or l'opinion générale veut que celui qui parle de mourir soit, précisément pour cette raison, celui qui ne le fera pas.

Deuxièmement, celui à qui on pense d'abord pour parler de sa mort est en général le premier concerné, et les paroles ainsi prononcées se transforment instantanément à son contact en menace absolue, à laquelle il devra, pour conserver le minimum de liberté nécesasire à la vie, se faire aussi sourd qu'un pouvoir public à une prise d'otage. Ainsi celui qui aura parlé dans ces conditions verra s'ajouter à la douleur qui le conduit à la mort celle d'être laissé mourir et de l'avoir voulu.

Troisièmement, si à ce moment l'interlocuteur en question prononçait les mots attendus, « ne meurs pas », on se trouverait dans un autre cas, celui d'ajourner la décision, et tout serait à recommencer Tout serait nécessairement à recommencer parce qu'un doute essentiel planerait sur les mots ainsi obtenus.

Quatrièmement, celui qui a décidé de mourir pourrait en parler à quelqu'un d'autre que le premier concerné, un inconnu, par exemple, dans un moyen de transport. Mais, en supposant la première difficulté levée, et que son interlocuteur le croie, il serait bien difficile à cet interlocuteur de ne pas interpréter la communication comme un appel à empêcher que cela ait lieu.

Cinquièmement, et plus généralement, tout interlocuteur de celui qui a pris une telle décision se trouverait placé par lui dans une situation impossible. Car le seul message d'un mortel à un autre qui va mourir avant lui est précisément la formule « ne meurs pas », qui garantit à l'autre que sa mort lui est donnée seulement par l'univers, et non par un regard humain qui lui dirait « meurs ». Or ici, il faudrait à la fois prononcer ce « ne meurs pas » et un « oui, tu peux mourir ».

Sixièmement, ou plutôt digression sur la difficulté précédente. On comprendrait ainsi que quelqu'un et un autre, après avoir longuement accompli les gestes incohérents de rapprochement et d'éloignement qui auraient occupé leur vie, ne puissent pas avoir la même représentation de leur dernière heure, que l'un malgré tout désire mourir sous les yeux de l'autre, et l'autre le plus loin possible du premier C'est que l'un d'eux envisagerait une mort inévitable, retardée jusqu'au dernier moment, le genre de mort qui porte le nom de naturelle, tandis que l'autre envisagerait, sauf accident, une mort provoquée par lui-même, à un moment ou à un autre, mais avant le temps. L'un et l'autre pourraient prononcer une formule semblable, « la mort viendra, et elle aura tes yeux », les « tu » s'ajustant même sans aucun malentendu l'un pour l'autre, mais il ne s'agirait pas du même regard. Cela, l'un et l'autre le sauraient, et ce savoir ne serait pas une mince compagnie, ou plutôt ce savoir serait une sorte de compagnie, mince, dans les moments où chacun d'eux regarderait dans l'avenir sa propre mort solitaire.

Septièmement, on pourrait imaginer que celui qui a décidé de mourir s'il ne peut parler de sa mort à personne avant de l'exécuter puisse du moins en parler après, au cas où un défaut d'exécution aurait transformé la mort en tentative de suicide. Mais, dans ce domaine, un soupçon pèse sur tout essai non transformé, et il faudrait être déjà mort pour pouvoir en parler de façon convaincante.

Huitièmement, celui qui va mourir peut envisager de laisser un message expliquant les raisons de sa mort. Mais peut-être sait-il que ce message serait aussi inexact qu'un communiqué officiel, et, de toute façon, la question se poserait encore de savoir à qui l'écrire, car c'est le premier concerné qui se présenterait d'abord comme destinataire, or le premier concerné ne peut pas recevoir l'adieu du mort trop proche autrement que sa propre désignation comme meurtrier

Neuvièmement, ou plutôt conclusion. C'est pourquoi ceux qui sont décidés à mourir évitent en général de parler de leur mort, et ils font sagement, car ce silence permet à chaque survivant de s'étonner et de s'attrister que le mort ne lui en ait pas parlé quand il était vivant, et ce silence permet à celui qui va mourir de prévoir par anticipation, d'après sa propre expérience passée, cet étonnement et cette tristesse, qui sont pour lui une sorte de compagnie, mince.

4. Ceux que le même amour fait souffrir trop longtemps, d'une souffrance dépassée, ou bien ceux que l'amour pousse aux solutions extrêmes de suppression de l'objet, du sujet, ou du dispositif entier ne devraient pourtant pas se plaindre. Car il y a eu, une fois, un moment dont ils ont pensé, sur le moment même, que pour rien au monde ils ne voudraient qu'il n'ait pas eu lieu, et en effet ce moment valait bien une vie, comme la suite devait désastreusement le prouver

(Pourtant ils se plaignent. Ils se plaignaient, en d'autres siècles, quand il y avait le mot « amour », parce qu'ils cherchaient à qui la faute, et trouvaient toujours. Et en ce siècle, ils se plaignent, parce que la chose ne peut pas être nommée amour et qu'elle porte des noms spéciaux, qui ne permettent pas de nommer la douleur dans ses rapports avec l'ancienne joie).

Ainsi vent du Sud, mais léger celui qui dans ce pays s'appelle brise, la brise de mer trois sortes de bleus simultanés, marin, céleste, humain deux sortes de blanc, voiles et mouettes, difficiles à distinguer l'une de l'autre parce que cette sorte de vent doux efface le relief incertitude sur ce qui est en train de se passer

(Ce dernier point est sans doute essentiel, et empêche que soit formulée, sur le moment même, la formule selon laquelle pour rien au monde on ne voudrait que ce moment n'ait pas lieu. Car ce qui distingue de tout autre un moment de cette sorte, c'est précisément qu'il est en dehors de lui-même)

5. Sur la route accidentée de Grignan à Vénasque, au-dessus de la plaine quadrillée par les haies alternées de roseaux et de cyprès, chaque tournant offre une occasion.

La voiture est un palais voûté, personne ne la quitte autrement que mort, vous n'en sortirez jamais, vous pensez que vous n'en sortirez jamais, sauf si vous la faites exploser avec son contenu l'un qui est vous, l'autre, et l'enfant, dont l'autre répète le nom, plusieurs fois de suite, en qui semble alors consister le nœud du dispositif, et qui, au fond de la voiture, dort ou ne dort pas. L'autre répète encore une fois le nom, une fois de trop avant la dernière fois. Vous lui dites d'arrêter sans dire ce qu'il s'agit d'arrêter vous dites « arrête ». Vous avez le meurtre dans la main droite, si prêt pour le prochain accident de terrain qu'il serait sans doute inévitable si vous conduisiez, mais ce n'est pas vous, c'est l'autre, et, au mot « arrête », il arrête.

Alors, vous vous jetez sur ses mains et vous les mordez, avec une violence sans mesure mais signifiée, comme chez certaines espèces animales dans le jeu ou la menace le message d'une violence sans mesure. Le sang ne sort pas, l'autre se défend avec une sorte de stupeur et pendant tout ce temps vous vous êtes arrangé, tout à fait vainement, pour que la morsure reste en dehors du champ visuel de l'enfant.

Quand la voiture repart, le dispositif meurtrier reste en place.

6. Ce n'est pas mourir d'amour c'est psychosomatique. Celui qui se relève alors, lentement, se trouve, quant à cette expérience de la mort qui vient de lui arriver dans un cas analogue à celui qui a décidé de mourir et ne peut le dire à personne, car l'électro-encéphalogramme seul décidera si c'était l'accident cérébral ou rien, et dans aucun des deux cas il ne sera possible d'en parler pour les raisons qui ont été déjà dites, et pour une raison supplémentaire, c'est qu'on l'ignore soi-même, ou qu'on est soi-même vis-à-vis de ce qui s'est passé devant des explications incompatibles, entre lesquelles il n'est pas possible de décider pas plus que de faire un choix, en ce qui concerne le destinataire éventuel, celui qui serait le premier concerné, entre les mots anciens nommant l'amour et ses contraires.

7 Sanglots. Ce sont très exactement des sanglots. Il est faux qu'il n'y ait plus de sanglots. Ils se tiennent dans les bras l'un de l'autre, et ils sont secoués de sanglots. L'un sanglote sur l'autre, et sur ce qui les a épouvantés, l'autre, mais autrement, sur les sanglots de l'autre.

Cela se passe comme dans tous les siècles, les larmes jaillissent droit hors des yeux, exactement à flots, la voix ne sort pas, ou alors entrecoupée, exactement entrecoupée, en paroles inaudibles, autrement imprononçables, et qui d'ailleurs ne seront jamais plus prononcées, les corps se touchent et ne se touchent pas, ils perçoivent leur chaleur à des distances brutalement variables, ils se touchent à contretemps, s'entrechoquent, exactement s'entrechoquent, les cages thoraciques secouées par la vaine recherche de l'air chaque tête au creux de l'autre cou cognant les os de l'autre épaule à chaque ébranlement des colonnes vertébrales.

Tenir dans ses bras a déjà eu lieu, mais jamais ce contact qui ne consiste qu'à se rompre, cette proximité des corps inhabitables. Ou plutôt, ceci très exactement n'a eu lieu dans aucun autre siècle que ce soit habitable.

8. « A fleur de peau ». Se souvenir de cela. Se souvenir de « le long de », « le long ». Ils disaient « le long », sans dire le long de quoi, ni de qui, comme si de telles choses existaient, le long, la fleur de peau.

9. Au-delà, mais ce ne serait pas dans une autre vie, ils se rencontreraient au petit déjeuner et ils se raconteraient cette histoire, la leur Or elle ne serait pas finie, ce serait le genre d'histoire qui ne finit pas, même après sa fin. Au petit déjeuner donc, ils se raconteraient l'un à l'autre cette histoire, comme de loin, dans une des langues humaines, pendant que l'un et l'autre, dans l'histoire, continueraient à percevoir l'odeur du café, l'intensité du relief par vent du Nord, la douleur comme de loin.

10. « Toi », « tu », cela seul, la prononciation intérieure de ce mot, peut, dans certaines circonstances, être décrite comme un autan, un vent d'Espagne, un foehn, une inversion des vents telle que le vent qui vient tourne sur l'autre vent, alors les bourgeons des arbres fruitiers éclatent prématurément, et mourront, alors la neige fait une vapeur plus blanche qu'elle-même, anormalement douce, où se perdent les noms des vents, l'ordre des saisons, et la définition du ciel. Pourtant ce temps est un temps qu'il fait, et porte des noms dans les langues humaines.

SCOLIES

Durs Grünbein est né en 1962 à Dresde, et il vit à Berlin. Les *Sept télégrammes* sont extraits de son deuxième recueil, *Schädelbasislektion,* paru chez Surhrkamp en 1991

La série des projets scénographiques Dhim Bloucce de Brigitte Nahon a été en partie réalisée pour une commande publique D.R.A.C. Ile-de-France, Ministère de la Culture et de la Francophonie, Collection F.N.A.C., 1993.

La première séquence de *Mahjong* a été écrite en 1983 à partir des treize tuiles d'une main de Mahjong. Dans l'ordre du tirage Deux de bambous, Trois de caractères, Neuf de cercles, Un de bambous, (la tuile représente un oiseau) Vent du Sud, Trois de bambous, Dragon blanc (la tuile est entièrement blanche), Huit de bambous, Fleur (c'est un « honneur suprème »), Deux de cercles, Vent du Nord, Vent du Sud, Dragon blanc. La deuxième séquence (parue dans *Nioques,* n° 4) a été écrite en 1990-91 sur un jeu de Mahjong, qui existe, et une partie, qui a eu lieu. Les passages « par cœur » viennent de Juan Rulfo, sauf un de François Villon, un de Jean-Marie Gleize, et une prière catholique.

NIOQUES

Directeur littéraire Jean-Marie Gleize

Comité de rédaction . Bernard Carlier, Jacques Clerc
Jean-Marie Gleize

Le numéro : 105F. Abonnement un an : (2 N°) 190 F. Étranger . 200F.
LA SÉTÉRÉE Jacques Clerc éditeur 4, rue de Cromer 26400 Crest

LA SÉTÉRÉE

Éditions de livres d'artistes

Dominique Fourcade SIX COPEAUX MÉMORISABLES. Lithographies Pierre Buraglio. 1984. 21 × 14 cm. E O. 50 ex.

Sandor Woeres, POÈMES UNIVERS. Typographie & sérigraphies. Jacques Clerc. 1984. 26 × 46. E O. 50 ex.

Alain Rais, D'UN MENSONGE GÉOGRAPHIQUE. Eaux-fortes Bernard Carlier 1985. 19 × 14 cm. E O. 32 ex.

Bernard Vargaftig, TRACE CHUTE. Bois Jacques Clerc. 1985. 25 × 35 cm. E O. 20 ex.

Marcelin Pleynet, LA GRANDE ÉLÉGIE DOIT TOUT DIRE. Sérigraphies Pierre Buraglio. 1986. 33 × 16 cm. E O. 125 ex.

Eugène Guillevic. L'HIVER. Lithographies Bernard Carlier 1986. 31 × 24 cm. E O. 50 ex.

Mathieu Bénézet. LA BOUCHE BRULE. Eaux-fortes Jacques Clerc. 1986. 25 × 19 cm. E O. 50 ex.

Claude Royet-Journoud, MILIEU DE DISPERSION. Réalisation Lars Fredrikson. 1986. 29 × 19 cm. 25 ex.

Christian Sorg, LA TRAVERSÉE DU JOUR. Sérigraphies de l'auteur 1986. 24 × 32 cm. E O. 50 ex.

Mathieu Bénézet, INACHEVÉS. Eaux-fortes Jacques Clerc. 1987 25 × 19 cm. E O. 25 ex.

Charles Juliet, TES YEUX BLESSÉS. Ptes sèches Michel Steiner 1987 25 × 27 cm. 25 ex.

Jean-Marie Gleize, COULEUR BORD DE FLEUVE, sérigraphies. Patrick Sainton. 1988. 37 × 27 cm. E O. 25 ex.

Pierre Gaillard, L AUTOMNE ÉCORCHÉ VIF Eaux-fortes Michèle Van de Roer 1988. 20 × 10 cm. E O. 20 ex.

Claude Ollier, MESURES DE NUIT Bois Claude Garanjoud. .1988 25 × 19 cm. E O. 41 ex.

Yves Bonnefoy LE VOIR PLUS SIMPLE. Lithographies Dominique Gutherz. 1988. 35 × 25 cm. E O. 100 ex. ss. étui.

Sénèque, A QUOI BON D'INNOMBRABLES LIVRES. Ill. Jacques Clerc. 1989. 38 × 28 cm. 99 ex.

Bernard Vargaftig, UN GOUFFRE. Lithographies Michel Steiner 1989. 21 × 13 cm. E O. 200 ex.

Jean Tortel, EN VERT ET NOIR. Lithographies Michel Duport, 1989. 19 × 14 cm. E O. 45 ex.

Sandor Woeres, TROIS POÈMES. Bois Bernard Carlier 1989. 24 × 23 cm. E O. 50 ex.

Alain Rais. LA TROISIÈME PILE DU PONT Pointes sèches Georges Ferrato. 1991. 27 × 21 cm. E O. 31 ex.

Mathieu Bénézet. CHANÇON AMOROSE. Gravures en relief de Jacques Clerc. 1991. 18 × 14 cm. E O. 27 ex.

Bernard Collin. PICTI LIBRI. Illustrations de l'auteur 1991. 30,5 ×22 cm. E O. 40 ex.

Yves Bonnefoy COMME ALLER LOIN, DANS LES PIERRES. Lithographies Henri Cartier-Bresson. 1992. 30 × 32,5 cm. E O. 125 ex.

Christian-Gabrielle Guez Ricord. LES HEURES A LA NUIT Estampes Yves Reynier 1992. 20 × 21 cm. E O. 60 ex. 600 ex. de librairie.

Mathieu Bénézet Bernard Noël Bernard Vargaftig. TROIS ÉTATS DU TOI. Lithographies Olivier Debré. 1992. 28 × 22 cm. E O. 155 ex.

Jean-Marie Gleize, FILM A VENIR. Sérigraphies de Jean-Louis Vila. 1993. 21 × 18,5 cm. E O.

François Cheng, OU SE LÈVE LE VENT Linogravures. Claude Garanjoud. 1993. 30 × 22 cm. E O.

Jean de Breyne. LANGUE. Lithographies Joël Frémiot. 1993. 21 × 20 cm. E O. 50 ex.

Philippe Jaccottet. EAUX PRODIGUES. Litographies Nasser Assar 1994 32,5 × 25 cm. E O. 75 ex.

Jude Stéfan. A TIBULLE. Tailles douces en relief de Jacques Clerc. 1994. 42 × 32,5 cm. E.O. 33 ex.

COLLECTION L'EMPAN (21 × 13 cm.)

Michel Butor REQUÊTE AUX PEINTRES SCULPTEURS & Cie 1986. 300 ex.

Hubert Lucot, BRAM ET LE NÉANT 1987 250 ex.

Bernard Chambaz, LE PRINCIPE RENAISSANCE. 1987 600 ex.

Bernard Chambaz, LA DIALECTIQUE VÉRONÈSE. 1989. 60 ex.

Henri Maldiney L'ESPACE DU LIVRE. II. Noir & Blanc. 1990. 27 × 21 cm. E O. 350 ex.

A PARAITRE

Bernard Vargaftig. IMMINENCE. Illustrations de Jacques Clerc.

Gérard Arseguel. HEURES D'HIVER. Illustrations Bernard Carlier

Le numéro 9 de NIOQUES
a été tiré sur les presses de La Sétérée, à Crest
Achevé d'imprimer le 30 novembre 1994.

Dépôt légal 4e trimestre 1994
ISSN 1148-4896